

C'EST DANS L'ORDRE QUE LES PROTESTANTS POLYNÉSIENS TROUVENT LEUR VOLUPTÉ

Par Olivier BAUER

Conférence prononcée à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg le 4 février 2000



(Photo : Daniel MARGUERON)

Quel effet provoque le discours théologique sur la sensibilité humaine ? Pour apporter ma réponse à cette question, j'ai trouvé plus facile de rendre compte de ce que j'ai pu moi-même éprouver en écoutant le discours théologique de l'Église évangélique de Polynésie française (EPPF), pendant les 6 ans que j'y ai vécu, de 1993 à 1999. À Tahiti, j'ai pris conscience de la valeur théologique d'un ancien concept

aujourd'hui désuet : « l'ordre ». Je suis conscient de la mauvaise image qu'il traîne. Quant on lui associe d'autres termes — « ordre moral », « nouvel ordre mondial », etc. — il devient même franchement repoussant. Conséquences, il est plus correct aujourd'hui de parler « d'organisation », « d'institutions » de « règles » ou de « systèmes ». J'aimerais pourtant « remettre de l'ordre », un peu par goût de la provocation, mais surtout parce que je ne crois pas qu'il suffise censurer un mot pour faire disparaître une idée. Je vais donc utiliser le terme d'ordre, dans un sens très simple, celui d'un physicien suisse, Roland Fivaz. C'est à lui, plus qu'à Baudelaire, que j'ai emprunté le rapprochement de l'ordre et de la volupté.

Est réputé ordonné tout ensemble ou la connaissance d'une partie suffit pour connaître l'ensemble ; l'ordre lui-même est décrit par les transformations à effectuer pour passer de la partie à l'ensemble.¹

Je proposerai un parcours en quatre temps :

- 1) Une brève introduction méthodologique ;
- 2) La description du culte polynésien selon les cinq sens ;
- 3) Une mise en perspective théologique ;
- 4) Une tentative de généralisation².

Mais en tout premier lieu, je crois nécessaire de brièvement situer la Polynésie française qui fait partie d'un vaste ensemble qui s'étend au milieu du Pacifique Sud, entre Aotearoa Nouvelle-Zélande à l'ouest, Rapa Nui à l'est et Hawaï au nord. Elle comprend environ 118 îles, certaines inhabitées. La majeure partie de la population, des entreprises, des services, des infrastructures et des écoles supérieures est concentrée dans la zone urbaine de Papeete sur l'île de Tahiti.

Ce sont les missionnaires protestants de la Société des Missions de Londres qui ont apporté, en 1797, l'Évangile à Tahiti. Mais il a fallu attendre la conversion du roi Pomare II en 1811, pour que le christianisme s'implante en Polynésie. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'annexion par la France des cinq archipels des Marquises, des Tuamotu, des Gambier, de la Société et des Australes permet l'implantation de la Mission catholique, la situation politique affecte aussi le protestantisme. Les missionnaires anglais sont contraints à partir. La Société des Missions évangéliques de Paris prend le relais. En 1963, l'Église évangélique de Polynésie française accède à l'autonomie. Elle s'organise sur un modèle presbytéro-synodal. Un Conseil supérieur (Synode) la dirige. Le pouvoir est partagé entre les pasteurs et les « diacres » dont le ministère rappelle celui des « anciens ».

Depuis les années 1980, les théologiens du Pacifique développent leur propre théologie dont la noix de coco est le symbole. Ils cherchent surtout à comprendre les relations entre la foi chrétienne et la culture polynésienne. Défendant l'idée que Dieu s'est révélé en Polynésie bien avant l'arrivée des missionnaires occidentaux, ils définissent une expression polynésienne du christianisme.

¹ Roland FIVAZ, *L'ordre et la volupté*, Lausanne, Presses polytechniques romandes, 1989, pages 8-9. Pour mémoire, BAUDELAIRE écrivait : *Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté*. Charles BAUDELAIRE, « L'invitation au voyage », in *Les Fleurs du Mal, Anthologie de la poésie française*, présentée par André Gide, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, 1949, page 554.

² J'ai consacré ma thèse de doctorat aux rites protestants polynésiens. Soutenue à Lausanne le 22 mars dernier, elle s'intitule : « Quand faire, c'est dire, les processus de ritualisation de l'Église évangélique de Polynésie française ». Une bonne part des informations présentées ici provient de cette recherche. J'en ai rendu public quelques aspects dans différents articles : « Culte et Pure raa. Une approche par les sens », *Cahiers de l'Institut Romand de Pastorale*, 1998/30, Lausanne, pages 21-31 ; « La Sainte-Cène dans la ville : de la sphère du sacré à la sphère du profane », in *Dieu en ville, Évangile et Église dans l'espace urbain*, édité par Jean-Guy NADEAU et Marc PELCHAT, Outremont, Novalis-Université Saint-Paul, Le Cerf, Lumen Vitae et Labor et Fides, 1998, pages 353-366 ; « Pour être efficaces, les rites de guérison ont-ils besoin des dieux ? », *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 1996/30, Paris, pages 161-168.

En 1992, plus de 96 % de la population polynésienne déclarait appartenir à une Église chrétienne. Les protestants restent les plus nombreux (44,4 %) mais la Mission catholique et surtout les « nouveaux mouvements religieux » croissent rapidement.

1. Précisions méthodologiques

Pour comprendre ce que l'EEPF veut dire lorsqu'elle célèbre un culte, je vais dégager les stratégies de ritualisation qu'elle utilise. Et pour découvrir les stratégies de ritualisation, je vais m'intéresser à ce qu'un officiant ou un paroissien peut éprouver avec ses cinq sens.

1. 1. *Les stratégies de ritualisation*

Qu'est-ce qu'un rite ? Difficile de donner une réponse simple, tant sont multiples les définitions et diverses les approches. Y a-t-il vraiment des points communs entre les rites d'interaction d'Erwing GOFFMANN, les rites d'institution de Pierre BOURDIEU et les rites thérapeutiques de Mara SELVINI-PALAZZOLI³ ? La lecture de leurs ouvrages laisse penser qu'ils ne parlent pas tous du même objet.

Il est vain de vouloir expliquer « les rites », de manière universelle, absolue et intemporelle. À la suite de Catherine BELL je préfère parler de « ritualisation ». « Ritualiser », c'est utiliser des stratégies pour distinguer des activités particulières et mettre à part des façons d'agir⁴.

Chaque institution ou chaque individu définit ce qu'il veut ritualiser et la manière dont ils souhaitent le faire. Un État choisit par exemple un événement qu'elle commémore dans une fête nationale. Ce peut-être une révolution, une bataille, le premier jour de l'indépendance, l'anniversaire de la reine, etc. Il doit encore choisir la manière dont il veut le célébrer : défilé militaire, messe ou bal populaire. Un individu ou une famille décidera de marquer certaines dates : anniversaire, mariage, installation dans une nouvelle maison, etc. Il pourra choisir une forme classique ou plus rare : voyage, dîner en amoureux, banquet de 50 personnes, saut à l'élastique etc. Avec un peu d'imagination, il pourrait même en inventer d'autres.

Il existe en fait d'innombrables stratégies de ritualisation qui travaillent toutes sur des domaines communs : la gestion du temps, la durée et la fréquence des rites, la géographie des lieux sacrés, les codes de communication, les objets rituels, le choix des spécialistes, etc. Elles permettent de souligner les événements importants. Contrairement à l'idée généralement admise, un événement ritualisé n'est donc pas un événement banal, mais un événement rendu extraordinaire. Évidemment, le choix d'un événement et d'une manière de le ritualiser n'est jamais innocent. « Ritualiser », c'est faire valoir une image du monde, donner une interprétation de la vie sociale et individuelle⁵. Ainsi, l'institution qui célèbre un mariage légitime un type de couple, de famille et par là même une forme de sexualité. Les États et les Églises en Occident s'accordaient pour ne marier que des couples formés de deux adultes hétérosexuels — l'Église catholique précise encore « une seule fois » —. La célébration de mariages d'homosexuels introduit des bouleversements importants.

³ Voir Erwing GOFFMANN, *Les rites d'interaction*, traduit par Alain KIHM, Paris, Les Editions de Minuit, 1974 ; Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982 ; Mara SELVINI-PALAZZOLI, L. BOSCOLO, G. CECHIN et al., *Paradoxe et contre-paradoxe, un nouveau mode thérapeutique face aux familles à transactions schizoéphréniques*, traduit par M. D'ANTIMO, Paris, E. S. F., 1980.

⁴ *Viewed as practice, ritualization involves the very drawing in and through the activity itself, of a privileged distinction between ways of acting, specifically between those acts being performed and those being contrasted, mimed, or implicated somehow. That is, intrinsic to ritualization are strategies for differentiating itself — to various degrees and various ways — from other ways of acting within a particular culture.* Catherine BELL, *Ritual theory, ritual practice*, New-York, Oxford University Press, 1992, page 90.

⁵ Dans les termes de Catherine Bell : *able to reproduce or reconfigure a vision of the order of power in the world.* Catherine BELL, *Ritual theory, ritual practice*, page 81.

La notion de ritualisation réintroduit une dynamique dans l'approche des rites. Ceux-ci ne sont plus considérés comme des objets, mais comme le produit de démarches actives et volontaires. Le concept relativise « le rite » qui ne repose plus sur une définition globale et éternelle, mais tient compte des lieux et des temps. Elle rend justice à l'universalité des rites en pensant que toutes les cultures ritualisent certaines de leurs activités. Mais elle reconnaît les particularismes en considérant qu'il existe de multiples moyens de les ritualiser.

1. 2. *Les cinq sens*

On pourrait appliquer à la théologie, ce que Michel Serres dit de la philosophie.

Beaucoup de philosophies se réfèrent à la vue ; peu à l'ouïe ; moins encore donnent leur confiance au tactile comme à l'odorat. L'abstraction découpe le corps sentant, retranche le goût, l'odorat et le tact, ne garde que la vue et l'ouïe, intuition et entendement. Abstraire signifie moins quitter le corps que le déchirer en morceaux : analyse.⁶

Approcher la théologie par les perceptions des cinq sens n'est pas fréquent en théologie. Le Dieu judéo-chrétien se révèle avant tout par sa parole. Dieu se fait beaucoup entendre et guère voir. L'être humain écoute beaucoup et ne regarde guère. Et les théologies protestantes sont le plus souvent des théologies de la parole.

L'accent que le protestantisme fait traditionnellement porter sur l'ouïe rend d'autant plus nécessaire l'examen de ce qu'éprouvent les cinq sens. Simplement parce qu'il est impossible de les inhiber pendant la célébration rituelle. Si je peux encore m'abstenir de goûter pendant un certain temps, je ne peux pas éviter de voir, de sentir ni de toucher. Les sens restent actifs, même s'ils ne sont pas intentionnellement sollicités. Et toutes les informations recueillies participent à la perception des rites et à leur interprétation. Il est nécessaire d'en tenir compte pour comprendre les effets du discours théologique polynésien.

Les sensations ne sont d'ailleurs pas toujours aussi bien maîtrisées que les discours. Les officiants pèsent soigneusement les paroles prononcées dans les rites. Les textes sont écrits pour ne pas laisser de place à l'improvisation. Mais les éléments non-verbaux en disent souvent long. Si la disposition spatiale est inscrite dans l'architecture intérieure, les gestes et les odeurs, les habits et les couleurs ne sont pas complètement maîtrisables. Or ces éléments parlent de Dieu. Ils fonctionnent comme un métalangage qui vient confirmer ou infirmer ce qui est dit.

2. Le culte polynésien

Le culte (en tahitien **pureraa** : action de prier) a lieu chaque dimanche à 10 heures. Sauf de rares cas particuliers, la trame du culte est toujours identique dans toutes les paroisses de Polynésie française.

2. 1. *Voir*

- Une architecture

Le temple protestant en Polynésie est grand et massif. Suivant les paroisses, il peut accueillir entre 50 et 2000 personnes. Il est constitué d'une seule salle rectangulaire (à ma connaissance, il n'existe que deux temples octogonaux), utilisée en long, exclusivement réservée à la célébration du culte. Il est entouré d'un jardin délimité par une barrière. Il est presque toujours surmonté d'un clocher. Le temple est toujours lumineux, les murs peints de couleurs claires, souvent du beige, rehaussées de tons vifs (rouge, bleu, etc.). Les plafonds, les barrières, les chaises, les bancs, et les tables sont en bois. L'intérieur est divisé en deux espaces, très nettement différenciés : la plus grande partie du temple accueille les paroissiens et une abside

⁶ Michel SERRES, *Les cinq sens*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1985, page 23.

surélevée, le **purupiti** (estrade), les pasteurs et les diacres. Le temple comprend en général une galerie, construite face au **purupiti** ou sur trois côtés dans les plus grands édifices.

La « nef » comprend toujours des bancs en bois et souvent une table, installée à demeure, utilisée pour déposer l'argent de l'offrande et parfois pour célébrer la cène. Les paroissiens se regroupent par **âmuiraa** (groupe) et par voix, les femmes devant les hommes.

Le **purupiti** (estrade) se situe en haut de quelques marches et souvent derrière une barrière en bois. On y trouve la chaire, traditionnellement placée au centre, au point de convergence des regards, parfois décalée sur le côté, un lutrin et des fauteuils où s'installent les pasteurs et les diacres (qui sont des conseillers de paroisse, laïcs).

- De rares décorations

Les lutrins, les tables et les barrières sont souvent décorés de dentelles blanches et de tissus de couleurs, choisis par les femmes des **âmuiraa** (groupes) qui, à tour de rôle, nettoient et décorent le temple. Certains temples ont des décorations particulières, des croix, mais elles sont rares, un vitrail illustrant une scène biblique, du bambou tressé, des galets noirs, des motifs géométriques traditionnels, etc. Depuis quelques années, les fleurs et les plantes vertes ont fait leur apparition dans les temples. La décoration peut servir à illustrer la prédication. Avec du sable blanc, des coquillages et des filets, le temple évoque un lieu de pêche. Avec des palmes de cocotier, les paroissiens créent un décor rappelant une cabane dans la montagne, etc.

Quatre éléments sont toujours visibles dans les temples protestants : une Bible posée sur un coussin de satin, une ou plusieurs horloges, deux lampes qui entourent la chaire (on les allume pendant le culte) et une plaque indiquant le nom du temple (en général celui d'un lieu biblique : Béthel, Siloé...) et sa date d'inauguration.

Mais dans tous les temples polynésiens, c'est la simplicité et la sobriété qui prévalent. Rien ne doit distraire l'auditeur de la parole annoncée. Ce dépouillement intérieur contraste avec la grandeur extérieure des temples.

- Des gens

Dans l'EPPF, les temples sont généralement remplis, un peu plus les dimanches de fête ou de baptêmes, un peu moins les dimanches ordinaires. Les paroissiens appartiennent à toutes les classes d'âges : enfants, adolescents, jeunes adultes et vieux. Sur le **purupiti** (estrade), on voit surtout des hommes, plutôt âgés. Les femmes diacres ou les jeunes diacres sont rares. T les femmes viennent d'être admises à l'École pastorale, mais il faudra encore attendre trois ans pour qu'une femme soit consacrée pasteur.

- Des habits

Les pasteurs et les diacres portent traditionnellement une chemise, une cravate et un complet, souvent bleu marin, gris ou noir, parfois blanc, rouge ou bleu clair, etc. Plus on s'éloigne de Papeete, moins on se montre strict sur le choix des chaussures : souliers, baskets, savates ou même pieds nus ! Les femmes diacres s'habillent souvent en tailleur sombre.

Les habits que portent les paroissiens varient selon les semaines. Les dimanches ordinaires, les hommes s'habillent simplement d'un pantalon et d'une chemise. Les femmes sont en robe ou en jupe. Le modèle des vêtements féminins peut varier (robe hôtesse, robe cintrée, tailleur, etc.), mais il est toujours décent, voire pudique comme la robe **māmā rūāu** (grand-mère), autrefois obligatoire, qui cache les jambes jusqu'aux chevilles, les bras jusqu'aux poignets et le cou. Les femmes peuvent maintenant montrer un peu de jambes, de bras ou de gorge. Elles savent en tout cas faire preuve de beaucoup d'originalité dans

les limites imposées⁷. Certains dimanches de fête, en particulier lors du **àufauraa mē** (collecte de mai), chaque **āmuiraa** (groupe) choisit un tissu avec lequel tous ses membres se confectionnent des habits. Le pasteur porte la même chemise que le groupe à l'honneur.

Il y a deux « dimanches à uniforme » : ceux de l'école du dimanche et des **Ui Āpī** (UCJG-UCJF). Lors du culte **Ui Āpī**, tous les paroissiens, des plus jeunes aux plus âgés, portent la tenue officielle : pour les hommes, pantalon bleu, chaussures noires, chemise blanche et cravate bleue ; pour les femmes, chaussures blanches sans talons et chaussettes blanches, jupe droite bleue et chemisier blanc. Les bijoux sont interdits et les cheveux des femmes doivent être attachés⁸. Les membres des **Ui Āpī** (UCJG-UCJF) ont le privilège de porter leur insigne sur le cœur. Ce dimanche-là, les pasteurs et les diacres, en signe d'égalité, ne portent pas de veste. Mais le pasteur ne monte pas en chaire pour prêcher !

L'uniforme de l'école du dimanche est identique à celui des **Ui Āpī**, sauf que les couleurs sont grenat et blanc. On l'appelle simplement **àhu tama** (linge des enfants). Toute la paroisse le porte, des plus jeunes aux plus âgés.

Pendant le culte, les hommes sont nu-tête tandis que les femmes portent des chapeaux. Chapeaux tressés en matières naturelles (fibre de coco, **pandanus**, etc.), chapeaux en rubans cousus, chapeaux européens, ils deviennent parfois de véritables œuvres d'art, décorés de papillons ou de fleurs en tissu, et même, chez les gens des Australes, de guirlandes, boules de Noël ou cœurs lumineux.

2. 2. *Sentir*

Le culte n'a pas d'odeur particulière, ce qui représente déjà, vu la chaleur et le nombre de gens rassemblés, un exploit. On ne brûle pas d'encens, on n'allume pas de cierges dans les cultes protestants. Mais les temples sont aérés. Les fenêtres et les portes restent ouvertes durant les célébrations. L'air circule, les mauvaises odeurs s'en vont et les senteurs pénètrent à l'intérieur. On sent l'odeur de la mer, celle des fleurs, en particulier du **tiare** (fleur blanche de la famille des gardénias, emblème de Tahiti). On respire aussi les parfums des paroissiennes, parfois subtils, souvent forts.

2. 3. *Toucher*

▪ Des objets

Le paroissien touche du bois, dont le banc sur lequel il est assis. Il touche peut-être du papier, un recueil de liturgie, une feuille où sont inscrits les chants ou une Bible. Il touche la pièce de 100 « francs pacifiques » (5,5 Francs français), plus rarement le billet, qu'il donne pour l'offrande. S'il est un homme, il peut s'essuyer le visage avec un mouchoir ou avec la main. Si elle est une femme, elle peut s'éventer avec un éventail en **pandanus** ou avec une feuille de papier.

▪ Des gens

Le paroissien touche surtout d'autres paroissiens. Les mères, les grand-mères ou les sœurs aînées serrent parfois un bébé qu'elles portent contre elles. Les participants au culte s'asseyent les uns près des autres,

⁷ Claude Heua a été le « tailleur officiel de l'EPPF » pour les fêtes du Bicentenaire de l'Arrivée de l'Évangile. Voici comment il voit la mode de l'Église : *Les robes mama ruau portent un double signe de respect : celui que les autres leur adressent et celui qu'elles portent aux autres. Mais pour les jeunes, on pourrait imaginer des bermudas ou des pantacourts et chemise pareu sauf pour les dimanches de Sainte-Cène où là il faut conserver le blanc. Les filles en robe midi pas trop déshabillée avec un cou arrondi ou carré. Il ne faut pas que les hommes soient distraits par les tenues des filles et des femmes. [...] Il ne faut pas trop exagérer sur la tenue. Chaque tenue a un lieu et une circonstance particulière. [...] Il faut que le respect règne. [...] Mais le respect n'empêche pas la créativité, la recherche d'originalité.* André JOLY, « Petite discussion avec Claude autour de la mode Iupiri », *V'èà porotetani*, n° 13-14, Papeete, avril et mai 1997, page 37.

⁸ Trois critères permettent de juger la beauté d'une femme tahitienne : ses chevilles, son ventre et ses cheveux !

jusqu'à se toucher. Mais les dirigeants, pasteur et diacres, sont assis sur des chaises, ce qui évite — ou empêche, c'est selon — les contacts.

Les salutations occupent une place importante dans le culte. Très discrètes, voire inexistantes au début du culte, elles sont officiellement et rituellement organisées à la sortie. Officiants et paroissiens se saluent sur le seuil du temple, c'est-à-dire en terrain neutre, chacun quittant le territoire qui lui est réservé. Si les paroissiens ont la possibilité et le droit d'éviter les salutations, en sortant par des portes latérales, les officiants ne peuvent éviter de saluer un paroissien, sauf à l'injurier gravement.

Pour se saluer, on se serre la main, on s'embrasse parfois. Les femmes peuvent embrasser les femmes et les hommes, mais les hommes embrassent toutes les femmes et plus rarement les hommes. Seules spécificités polynésiennes, on peut se serrer indifféremment la main droite ou la main gauche et il n'est pas nécessaire de regarder celui ou celle que l'on salue.

2. 4. *Entendre*

Avant même que le culte ne commence, le paroissien entend la cloche qui rappelle le début de la célébration.

- De la musique et des chants

Dans un culte, on chante presque autant qu'on parle. Paroles et chants alternent régulièrement. Je crois cependant que les mots gardent la priorité, puisque le retardataire doit attendre un chant pour entrer dans le temple. Il peut déranger les chanteurs, mais pas les officiants.

Les chants permettent aux paroissiens, en particulier les femmes, de s'exprimer et de participer activement au culte.

Les instruments de musique jouent un rôle tout à fait secondaire dans le culte. Un synthétiseur permet quelques enchaînements ou quelques transitions. Seules quelques rares paroisses acceptent d'autres instruments durant le culte : guitare, **ukulele** (petite guitare sans caisse de résonance), **pahu** (tambour à membrane), etc.

Les chants, a capella, représentent l'essentiel de la partie musicale du culte. La liturgie ne prévoit que deux chants d'ensemble, celui qui accompagne la récolte de l'offrande et celui qui précède immédiatement la bénédiction. Tous les autres chants sont préparés et chantés par les **âmuiraa** (groupes) ou par les enfants de l'école du dimanche et non par l'ensemble de la paroisse. Sauf exception, on ne distribue pas de recueils de chants, pas plus qu'on n'annonce les titres des chants.

On peut répartir les chants en deux catégories : les chants traditionnels, sans partition et les **himene nota** (chants avec des notes), inspirés par les missionnaires européens.

Les chants traditionnels sont lancinants. Chaque **âmuiraa** (groupe) reprend les mêmes quelques phrases aussi longtemps que quelqu'un le relance. Par leur rythme et la répétition des fortissimi très brefs, ils évoquent les mouvements des vagues qui s'écrasent sur la plage⁹. On distingue les **himene tārava**, les plus anciens et les **himene rüau**, un peu plus récents.

⁹ *Words have never succeeded in conveying the impression made by this music. Some have said that it was like an ocean wave, coming in with growing strength as the voices increased in intensity, breaking and rolling and bounding and the dying down and disappearing in a long, sustained note. The women's voices carried the melody while the men provided a deep, rhythmic counterpoint, one of them with a great voice sometimes throwing out cries and appeals. All the people rocked back and forth as they sang, many with their eyes shut, entirely lost in music.* Charles W. FORMAN, *The Island Churches of the South Pacific, Emergence in the Twentieth Century*, New-York, Orbis Books, 1982, page 80.

Les himene tarava sont des chants polyphoniques comportant de 6 à 8 voix, interprétés par un grand nombre d'exécutants, hommes et femmes, sans accompagnement musical. [...] Le genre s'enracine donc dans un passé traditionnel, mais il a été aussi influencé par l'apport européen. [...] Les himene ruau ne comportent que de trois à cinq voix. Le tempo est lent ou modéré. [...] Ce genre musical a, par ses caractéristiques propres, une origine culturelle. Du temple, il a émigré à l'extérieur, sans doute lors des compétitions chorales ou lors des veillées. Il représente une synthèse parfaitement équilibrée entre la Polynésie et l'Europe.¹⁰

Les **himene nota** sont des chants européens notés sur une portée, parfois traduits en tahitien, parfois chantés en français, ce qui apparaît comme une concession faite aux jeunes. Les **himene nota** utilisent généralement des mélodies du Réveil (19^e siècle).

▪ Des paroles

Tout ce qui est dit durant le culte est dit en langue polynésienne. Mais lorsqu'un invité est présent, il se trouve toujours quelqu'un pour lui murmurer la traduction dans l'oreille. Dans les paroisses « touristiques » ou lorsque des invités sont présents, la lecture de la Bible et la prédication peuvent être trilingues (tahitien, français et anglais) pour que les visiteurs les comprennent. Le culte comprend trois types de discours : la liturgie, la lecture biblique et la prédication. Seule la partie de la liturgie destinée à la célébration des deux sacrements réformés — la cène et le baptême — est strictement réservée au pasteur. Tout le reste peut être pris en charge par un paroissien, homme ou femme, en principe un **ētārētia** (paroissien confirmé).

La liturgie officielle, traduite de la liturgie de 1962 de l'Église réformée de France, propose dix « variantes liturgiques », lues successivement chaque dimanche selon un principe de roulement. L'ordre du culte reste toujours identique.

Les lectures bibliques sont celles d'un lectionnaire. Elles sont donc identiques dans tous les temples de l'EEPF. Il peut arriver que le pasteur choisisse, en fonction de l'actualité paroissiale, un texte différent. Le lecteur lit parfois les trois textes proposés (Ancien Testament, Épître et Évangile) ; il se contente souvent de la seule lecture de l'Évangile, qui sert de support à la prédication. Dans certaines paroisses, la lecture de la Bible est communautaire — tous les paroissiens lisent à voix haute, au rythme du lecteur, le texte choisi — ou antiphonée.

La prédication vient commenter le texte biblique. Elle est longue (entre une demi-heure et une heure), elle peut prendre deux formes. À l'euro-péenne, elle est construite comme une dissertation classique, ou plus proche des traditions orales polynésienne. Dans ce dernier cas, elle progresse selon une succession de questions et de réponses. Le pasteur prêche par tronc et par branches.

*Les troncs figurent les parties principales du sermon, résumées et énoncées sous forme de propositions interrogatives. Chaque « tronc » suppose plusieurs « branches » qui sont les réponses à la question posée dans le « tronc ». Le sermon se termine par une *opani*, c'est-à-dire par une « porte », ou conclusion.¹¹*

¹⁰ Raymond MESPLE, « Les hymnologies protestantes de Tahiti et des hauts plateaux malgaches », *Bulletin de la Société des Études Océaniques*, 1994/261-262, Papeete, page 74.

¹¹ Charles VERNIER, cité par Lucien TARIHAA, *L'importance de la prédication dans l'Église évangélique de Polynésie française*, mémoire présenté pour obtenir un Bachelor of Divinity, Pacific Theological College, Suva, Fiji, 1994, pages 23. Henri VERNIER cite un exemple de ce genre rhétorique : *Le pieux et sage Nicodème, membre fidèle de la Synagogue, rencontre Jésus de nuit et veut savoir d'où lui vient son autorité. Jésus lui répond : « Si un homme ne naît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». — Qu'est-ce une Église qui est née de nouveau ? — C'est une Église qui ressemble à celle qui est née de l'Esprit le jour de la Pentecôte. Elle manifeste un esprit de charité, d'amour, de courage et du désir invincible d'annoncer l'Évangile. L'Esprit seul la conduit. — Comment l'Église tahitienne naîtra-t-elle de nouveau ? — C'est par l'eau et l'Esprit [...] Henri VERNIER, *Au Vent des Cyclones*, pages 147-148.*

Les pasteurs ont longtemps utilisé des références à la culture polynésienne. Mais les techniques traditionnelles de communication sont de moins en moins utilisées. Les rhétoriques française ou anglo-saxonne font sentir leur influence. Reste que la prédication protestante polynésienne constitue un genre propre, ni franchement traditionnel, ni complètement occidental. Elle s'ouvre par le rappel d'un verset clef emprunté au texte du jour et par une courte introduction. Elle continue obligatoirement par de longues salutations. Il convient de saluer tous les paroissiens, les invités, les hôtes de marque, etc. Le pasteur peut ensuite prendre son temps pour développer ses idées. L'air du temps veut qu'il ajoute une pointe d'humour et quelques anecdotes savoureuses.

Quelle que soit sa forme, la prédication occupe une place fondamentale dans le culte. Elle représente peut-être l'activité fondamentale du pasteur. Dans une culture qui reste en partie orale, elle permet de distinguer un « bon pasteur ».

Les annonces représentent un autre temps fort du culte. Il s'agit d'informer la paroisse des événements de la semaine écoulée (mariages, baptêmes, décès) et des activités de la semaine à venir (rencontre du Conseil de diacres, répétition de la chorale, école du dimanche, etc.). Les dimanches de cène, les visiteurs d'autres paroisses apportent un billet signé de la main de leur pasteur qui porte leur nom et qui atteste de leur qualité d'*ètärètia* (paroissien confirmé). Grâce à ce ticket, le pasteur peut les saluer, les présenter et vérifier qu'ils ont le droit de participer à la cène. À l'appel de leurs noms, chacun se lève pour que l'assistance puisse le voir.

Chaque temps de parole a une fonction spécifique : prières, prédication, annonces... Les paroissiens attendent des orateurs qu'ils respectent cette exigence et qu'ils ne mélangent pas les genres. Une dernière annonce ajoutée au moment de la bénédiction dérange l'ordre du culte. Le pasteur se la verra reprocher.

- Du silence

Avant le début du culte, le temple est silencieux. Mais dès que le culte commence, le silence disparaît. Soit quelqu'un parle, soit quelqu'un chante. Il n'y a qu'un bref moment de silence, à la fin du culte entre la bénédiction et les derniers mots du culte : « *Päroita, iaorana* » (Paroisse, bonjour). Les paroissiens n'écoutent pas tous l'entier de la prédication. Des apartés ne sont pas choquants, tant que le volume sonore ne dépasse pas les limites acceptables. Évidemment, elles sont plus nombreuses au fond du temple. Mais elles ont même lieu entre officiants, sur le *purupiti* (estrade) à la vue de tous.

2. 5. *Goûter*

Le goût n'est mobilisé que dans la cène qui a lieu le premier dimanche de chaque mois et les jours de fête (Pâques, Pentecôte...). Les *ètärètia* (paroissien confirmé) consomment de très petits morceaux de pain ou de *ûru* (fruit de l'arbre à pain) et un tout petit verre de vin, ou d'eau de noix de coco. On ne se soucie guère de la qualité des aliments.

3. Une mise en perspective théologique

Si les discours théologiques sont des œuvres d'art, celui des protestants polynésiens révèle des formes géométriques. Il est « ordonné », au sens que Roland Fivaz donne à ce terme, de chacune des parties, il est possible de déduire le tout.

C'est affirmation vaut aussi bien pour le culte lui-même — « de chacune des parties du culte, il est possible de déduire le tout » — qu'à un niveau plus général — « du culte, il est possible de déduire la théologie de l'EEPF » — ou à un niveau plus existentiel — « du culte, il m'est possible de déduire ce que doit être une vie chrétienne » —.

3. 1 *Les stratégies de ritualisation*

À partir de l'exposé des sensations, je peux dégager les principales stratégies de ritualisation qu'utilise l'EEPF :

- 1) Manifester une hiérarchie. Elle se voit dans l'agencement du temple : sur le **purupiti** (estrade) séparé de la « nef » ne s'assoient que les diacres et les pasteurs ; dans la chaire seul le pasteur peut monter, il n'y a que les **ètärètia** (paroissien confirmé) qui sont admis à la cène. Elle se voit et s'entend dans la répartition des « fonctions liturgiques » : l'annonce de la Parole de Dieu est plutôt l'affaire des hommes dont l'EEPF a reconnu le ministère. Mais on entend dans les chants que les voix des femmes dominent et que c'est toujours une femme (**faàrààra** : celle qui réveille) qui entonne.
- 2) Inciter à la sobriété et à la décence. Elles sont visibles dans la propreté du temple — on peut même les y sentir —, et la rareté des décorations, dans les habits des paroissiens, dans les attitudes réservées des paroissiens. Mais on entend dans les chants que l'enthousiasme et une forme de « transe » ne sont pas interdits.
- 3) Souligner l'importance de la vie communautaire. On voit que les paroissiens sont assis par **àmuiraa** (groupe), qu'ils s'habillent aux couleurs de leur groupe. On entend dans les chants polyphoniques que chacun met sa voix au service du groupe. On entend dans les salutations et les présentations que les hôtes de passage sont intégrés à la communauté. On salue les autres en les touchant. Les embrassades et les poignées de mains symbolisent la dimension « horizontale du culte », celle de la rencontre avec les autres. On sait que le culte est identique dans toutes les paroisses de l'EEPF. Mais on entend une prédication chaque fois originale
- 4) Faire du culte un temps distinct et de la culture polynésienne traditionnelle et de la culture « mondialisée » contemporaine. On voit que l'architecture des temples n'est pas celle des autres bâtiments, que les habits du dimanche ne sont pas ceux de la semaine. On entend que la langue du culte, qu'elle soit le tahitien ou français, n'est pas celle de la vie quotidienne, que les chants ne sont pas ceux que diffusent les radios, que les instruments de musique sont interdits. Les horloges, les annonces et les fenêtres ouvertes viennent tempérer ce constat. On voit que le temps passe au même rythme qu'à l'extérieur. On entend que la paroisse vit aussi en semaine. On voit et l'on entend la vie qui continue à l'extérieur.

Par généralisation, les principes valables pour le culte s'appliquent aussi à la vie chrétienne. L'EEPF attend d'un protestant qu'il respecte la hiérarchie, qu'il fasse preuve de sobriété et de décence, enfin qu'il participe à la vie communautaire. Il est plus difficile de trouver la valeur existentielle de la quatrième stratégie. Peut-être faudrait-il y lire l'exigence d'être « dans le monde » sans être « du monde » ? Mais il est important de noter que chaque stratégie implique une stratégie opposée qui la contredit et la subvertit : dans les chants, les ministres cèdent un peu de leur pouvoir au laïc et les hommes aux femmes ; les chorales ne respectent pas l'exigence de sobriété ; la prédication introduit une touche de d'improvisation ; les annonces rappellent le lien avec la vie quotidienne.

Bien sûr, ces principes généraux ne brillent pas par leur originalité. Nombreuses sont les Églises du monde entier, catholiques ou protestantes, à émettre les mêmes exigences. Mais l'EEPF a une particularité, qui je crois fait sa force. Elle ne se contente pas d'appeler ses membres à respecter des « commandements », elle leur fait éprouver la volupté qu'ils procurent lorsqu'ils sont respectés¹².

¹² J'apporte un bémol à cette affirmation : tous les protestants polynésiens ne partagent pas ce goût de l'ordre. Certains, en particulier les adolescents de culture occidentale le ressentent comme un poids limitant leur liberté et leur individualité.

Mais avant d'aller plus loin, pour ne pas commettre de contresens, il convient de situer la notion d'ordre dans la culture polynésienne.

3. 2. La valeur culturelle de l'ordre

Les protestants n'ont pas importé la valeur de l'ordre. Ils ont utilisé une valeur culturelle polynésienne.

Jean-François Baré, anthropologue français souligne ce rapprochement entre l'ordre et la beauté par l'emploi du doublet de *nebenebe*, *nabonabo*, dans le champ sémantique duquel s'associent la beauté et l'ordonnement des choses ; quelque chose de *nabonabo* est à la fois « ordonné » et « beau ». Or c'est ce terme qui est utilisé dans le fameux concept de « l'ordonnement par l'Europe » (*te fa'anabonahora'a popa'a*) qui décrit les aspects, considérés comme positifs, du processus d'acculturation. Car, comme me disait le même pasteur Terito'o, les « coutumes européennes » sont des coutumes propres (*mā*) et agréables à l'œil (*nebenebe mata*).¹³

On retrouve cette esthétique de l'ordre dans deux arts polynésiens traditionnels : le tatouage et la danse. Le tatouage de motifs traditionnels permet aux Polynésiens d'inscrire dans leur peau la géométrie et la symétrie. Et la danse du **tamure**, si sensuelle aux yeux des Occidentaux, ne vaut pas seulement par le déhanchement des danseuses, mais aussi la perfection des lignes que tracent le groupe et la précision dans les changements de formation.

Il est certainement symptomatique qu'en instaurant leur nouvel ordre, les missionnaires ont précisément interdit la danse et le tatouage, expressions privilégiées de l'ancien ordre. Mais leurs femmes ont appris aux Polynésiennes un autre art géométrique : les « quilts », les couvertures en patchwork, en tahitien **tifaifai**. Dans les modèles les plus anciens, les femmes juxtaposaient des minuscules carrés de tissu de couleur pour former des motifs géométriques. Aujourd'hui, elles plient des coupons de tissus, les découpent et les cousent sur un drap. Les dessins représentent souvent des motifs de feuilles ou de fruits, qui se répètent de manière symétrique. Mais c'est toujours la régularité, la symétrie, la minutie des coutures qui font la beauté du **tifaifai**¹⁴. Cette technique me semble emblématique de la valeur esthétique que les protestants polynésiens accordent à l'ordre.

3. 3. La volupté dans l'ordre

Quel effet provoque le discours théologique polynésien sur la sensibilité polynésienne ? De la volupté !

L'EEPF cherche en même temps à faire éprouver la qualité de cet ordre. Elle propose d'en faire l'expérience dans son organisation, dans sa vie communautaire, dans ses cultes, ses fêtes, etc.¹⁵ Le

¹³ Jean-François BARE, *Tahiti, les temps et les pouvoirs*, Éditions de l'ORSTOM, Paris, 1987, page 482. L'EEPF a repris le terme de **faanahoraa** pour désigner certaines cérémonies : fiançailles, lancement d'une pirogue ou d'un bateau, inauguration d'un bâtiment ou d'une maison familiale. Église évangélique de Polynésie française, *Papa Haamori*, Papeete, 1991, page 395. Littéralement ces cérémonies sont des « mises en ordre » pour conformer la vie courante à l'ordre chrétien.

¹⁴ La notion d'ordre intervient encore à deux autres niveaux. D'abord les **tifaifai** sont des objets utilitaires. Avec des chutes de tissus, on fabrique des couvertures ou des coussins. L'art garde une visée pratique. Ensuite, le soin qu'exige ce travail a une fonction « éthique ». Une femme qui fabrique des **tifaifai** est une femme « sérieuse » ! La couture doit lui éviter les « mauvaises pensées ».

¹⁵ L'EEPF dit aussi l'ordre chrétien. Elle le présente et l'annonce dans la presse, dans ses activités d'enseignement, dans sa prédication, etc. Elle vise à convaincre tant ses membres que l'ensemble de la société de la pertinence de l'ordre qu'elle promeut. En 1900, l'EEPF publiait une Discipline qu'elle n'a jamais formellement abolie. Les règles qu'elle impose, même si elles se sont assouplies, restent inscrites dans « l'inconscient protestant polynésien ». Elles forment une sorte de jurisprudence fondée sur les 10 commandements. Voici un extrait de l'article 131 : *un membre d'Église sera réprimandé et privé de cène pendant trois à six mois pour les péchés suivants (sauf s'il accepte les réprimandes) : 1. Celui ou celle qui participe à un autre culte ; 4. Celui qui n'envoie pas ses enfants dans les écoles de la foi de l'Église ; 7. Celui qui s'enivre avec de l'alcool ; 8. Celui qui joue de l'argent ; 9. Celui qui commet le péché de concubinage dans sa famille ; 10. Celui qui danse ; 13. Celui qui prête simplement ou loue, ou prête à crédit son bateau, sa charrette, etc. pour transporter des marchandises le dimanche ; 15. Celui qui se fait payer pour délivrer un message à autrui le dimanche ; 18. Celui qui frappe ou qui*

discours théologique polynésien vise à susciter un sentiment de volupté. Le terme peut sembler fort, mais je le crois justifié. Bien sûr, celui qui participe à un culte en retire un certain plaisir. La beauté des couleurs, la qualité des chants et l'accueil de la communauté plaisent. Mais c'est une affaire de goût. D'autres peuvent trouver ces célébrations longues, ennuyeuses, figées et regretter que le côté formel empêche la créativité, l'enthousiasme, l'improvisation, etc.

Je crois que la volupté se situe à un autre niveau, beaucoup plus profond.

Dans la théologie protestante polynésienne, les hommes sont liés à Dieu par un « contrat d'obligation réciproque », comme l'a mis en évidence l'anthropologue Alain Babadzan, en étudiant le protestantisme dans l'île polynésienne de Rurutu.

Dieu est censé entretenir avec les hommes une relation directe, très forte, exigeante, d'une puissante charge affective. Dieu doit être présent à chaque instant dans le cœur (d'au) des hommes, comptables envers lui de leurs actes et de leurs pensées intimes.¹⁶

Le contrat stipule que Dieu promet de protéger les hommes qui s'engagent à croire en lui et qu'il a le droit de sanctionner les manquements¹⁷. « En échange », les croyants lui remettent tous les moments de leur vie ; ils manifestent leur foi en participant aux rites protestants.

Il existe plusieurs « niveaux de contrats », qui impliquent des engagements humains et des bénédictions divines plus ou moins forts. Ils correspondent aux différents statuts que reconnaît l'EEPF. Le baptême représente le contrat de base, « souscrit » par tous les paroissiens de l'EEPF, ou plus exactement en leur nom par leurs parents. La plupart des baptisés vont « signer » le contrat de confirmation, acceptant par là de respecter des exigences plus sévères, même si la tendance actuelle est plutôt de diminuer les obligations. Le statut de *ètārētia* (paroissien confirmé) représente l'aboutissement de la progression commune. Certains *ètārētia* (paroissiens confirmés) vont choisir de s'engager davantage envers Dieu et envers l'EEPF. Ils deviendront évangéliste, diacre ou pasteur.

La vraie volupté, la seule finalement, c'est de se sentir « en règle avec Dieu », comme l'exprime le Qohélet : *Va, mange avec joie ton pain et bois de bon cœur ton vin, car déjà, Dieu a agréé tes œuvres.* (Qohélet 9, 7). On comprend ainsi mieux l'importance de « l'ordre du culte ». Par généralisation, chacun pourra déduire de son respect la possibilité de respecter l'ordre dans sa propre existence.

4. Tentative de généralisation du discours théologique polynésien

Dans ma réflexion de théologie pratique, plusieurs manières d'utiliser ce que j'ai découvert en Polynésie française s'offrent à moi.

bat autrui jusqu'à le rendre infirme ; 20. Celui qui délaisse son mariage comme une branche coupée du tronc ; 22. Celui qui enseigne une parole différente ou qui déforme la Parole de Dieu ; 23. Celui qui dit des mensonges ; 25. Celui qui fréquente un voyant ou un guérisseur. Ture Haapaoraa na te mau Ekalesia Tahiti, Papeete, 1900, 4^e partie, chapitre I, article 131. La Discipline contient 197 articles. Cette manière de communiquer la valeur de l'ordre n'a rien d'esthétique. Elle est directe et frontale.

¹⁶ Alain BABADZAN, *Naissance d'une tradition : changement culturel et syncrétisme religieux aux Iles Australes (Polynésie française)*, Paris, Editions de l'ORSTOM, 1982, page 248. Il commente et corrige des affirmations d'un article de Robert LEVY, « Personal Forms and Meanings in Tahitian protestantism », paru en 1973.

¹⁷ Les souffrances causées par les maladies ou les catastrophes naturelles sont souvent interprétées comme des sanctions. Un cyclone ne détruit jamais une maison par hasard. Mais les sanctions ne sont pas automatiques. Le jeûne et la prière peuvent pousser Dieu à pardonner.

4. 1. Copier l'esthétique protestante polynésienne

La première possibilité, la plus simple, serait de plaider pour que les Eglises protestantes de Suisse romande copient les pratiques théologiques polynésiennes. « Ce serait si beau que nos cultes soient aussi colorés qu'à Tahiti ! » Nous pourrions ainsi reprendre les chants, la vie communautaire ou la structure de l'Eglise protestante polynésienne.

Évidemment, cette reprise immédiate et naïve ne peut fonctionner. Les pratiques théologiques polynésiennes sont belles parce qu'elles s'inscrivent dans la culture locale. Dans un autre contexte, elles perdraient leur fonction esthétique. Elles ne produiraient pas le même effet sur notre sensibilité de protestants occidentaux.

4. 2. Reprendre la catégorie de l'ordre

Deuxième possibilité, nous pourrions reprendre la valeur que véhicule le protestantisme polynésien, « la volupté d'être en ordre avec Dieu » et chercher les moyens de le signifier dans notre contexte¹⁸.

Il conviendrait alors de relativiser la notion d'ordre. Tous les ordres que nous pouvons revendiquer ne sont jamais les reflets d'une volonté divine. Ils sont toujours le produit d'un choix humain¹⁹. Dans le langage juridique, on pourrait dire que tout ordre est un « ordre positif » et jamais un « ordre naturel ». Les pratiques théologiques doivent non seulement assumer ce caractère imparfait, provisoire, mais le revendiquer, en porter la trace, le proclamer. Il ne s'agit pas là d'un pis-aller ou d'une concession douloureuse, mais d'un principe théologique indépassable.

4. 3. Utiliser la catégorie du beau

Enfin, troisième possibilité²⁰, nous pourrions nous souvenir que les protestants polynésiens se sont convertis au christianisme, au moins pour partie, parce qu'ils le trouvaient beau ! Non pas seulement parce qu'ils le trouvaient moderne, ou parce qu'ils les rassuraient sur la vie après la mort, mais simplement parce qu'ils le trouvaient beau. Et si nos contemporains avaient la même attente ? Dans cette perspective, la fonction esthétique deviendrait le cœur même de la théologie.

Permettez que j'en reste là. Mon retour en Suisse est encore trop récent pour pouvoir en écrire plus.

¹⁸ Je sais combien cette idée peut apparaître étrangère au principe protestant de « sola gratia » : seul Dieu peut, par grâce, rendre l'homme juste. Mais en vertu d'un autre principe « semper reformanda » ce dogme pourrait être lui-même revisité. On pourrait par exemple réfléchir sur une relation en triangle entre l'ordre, la beauté et la volupté.

¹⁹ Le choix d'un ordre n'est jamais innocent. Comme l'expriment les théologiens du « Process », toute réalité résulte de trois ensemble de facteurs : 1) la richesse et les limites du passé ; 2) la décision du présent ; 3) l'orientation vers le futur. André GOUNELLE, *Le dynamisme créateur de Dieu*, version Internet, pages 27-28. La notion de « stratégies de ritualisation » souligne aussi le caractère provisoire et humain des rites.

²⁰ Merci à Marcel Viau de me l'avoir proposée au cours de notre atelier.